BnF Gallica

Académie d'Arras. Concours de poésie de 1843. Poème couronné : Mirabeau et Napoléon, par M. A. Bignan

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bignan, Anne (1795-1861). Auteur du texte. Académie d'Arras. Concours de poésie de 1843. Poème couronné : Mirabeau et Napoléon, par M. A. Bignan. 1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ACADÉMIE D'ARRAS.

CONCOURS DE POÉSIE DE 1843.

POÈME COURONNÉ :

MIRABEAU ET NAPOLÉON,

Par M. A. Bignan.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

ARRAS,

IMPRIMERIE DE J. DEGEORGE, RUE DU 29 JUILLET.

JUILLET 1844.

Ye 38563

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

MIRABEAU ET NAPOLÉON.

DIALOGUE.

Ce sont deux puissants Dieux !
ATHALIE.

NAPOLÉON.

Tribun ! pourquoi me fuir ?

MIRABEAU.

Empereur ! je te hais ;
Car je hais les tyrans et, tout mort que j'étais,
Mon cœur au bruit guerrier de ta grandeur vivante
Frémissait de courroux et presque d'épouvante.
Ton fer des nations sacrifia les droits,
Tu fus l'effroi du peuple.

NAPOLÉON.

Et toi, celui des rois,
Quand de la royauté la séculaire idole
Croulait dans la poussière aux coups de ta parole.

MIRABEAU.

Est-ce à toi de t'en plaindre, orgueilleux dictateur,
Qui, du bandeau royal habile usurpateur,
Trahis la liberté, la liberté, ta mère,
Qu'étouffa dans tes bras l'attentat de brumaire?
Contraste glorieux de mon rôle et du tien!
Noble, c'est moi qui fonde un état plébéïen;
Et toi, né loin du rang où ton audace aspire,
Fils d'une république et père d'un empire,
Tu règnes!.... de Louis l'échafaud solennel
Prête son marchepied au trône d'un Cromwell!

NAPOLÉON.

D'un Cromwell! que dis-tu? la couronne frappée
Tomba.... je la conquis sans l'avoir usurpée,
Et du haut d'un pavois, de lauriers tout couvert,
Je m'élançai vainqueur sur un trône désert.
Mais quel est l'ennemi dont le bras athlétique
Blessa d'un premier coup la monarchie antique?
Parle : n'est-ce pas toi? beau jusqu'en ta laideur,
Mélange monstrueux de vice et de grandeur,
A peine tu levais ta tête colossale,
Que douze cents regards des deux bouts de la salle
Couraient vers la tribune et croyaient voir surgir
Un lion qui, la bouche ouverte pour rugir,

Debout et l'œil en feu, la crinière dressée,
Bondissait sur la proie à ses pieds terrassée.

MIRABEAU.

Ce pouvoir qui mourait de vieillesse épuisé,
Si mon bras l'a meurtri, d'autres l'ont écrasé.
Mon vote eût respecté la royale victime ;
J'étais ami des lois, mais ennemi du crime.
Ecoute : je consens à me justifier.
D'un âge de croyance incrédule héritier,
Mon siècle niait tout, jaloux de tout détruire ;
Du sophisme au néant il se laissait conduire.
La cour était sans mœurs et le clergé sans foi ;
L'intrigue dominait dans les conseils du roi.
Aux nobles la richesse! au peuple l'indigence!
Cette corruption, fille de la régence,
Dans le corps social avait partout jeté
Le poison du cynisme et de l'impiété,
Le mépris du pouvoir, trop fidèles symptômes
Qui présagent de loin la chûte des royaumes.
Témoin de tant d'abus dont Voltaire et Rousseau
Avaient sapé déjà le féodal berceau,
Je crus que ma parole, et plus prompte et plus sûre,
Frappant l'arbre du mal d'une utile blessure,
Sur un tronc dépouillé de rameaux dangereux,

Saurait du bien public greffer le germe heureux,
Et fonder à jamais un pacte tutélaire
Entre le droit royal et le droit populaire.
Lorsque Louis, soumis à nos besoins nouveaux,
Dans Versaille assembla ces trois ordres rivaux,
Qui devaient, soulageant la commune souffrance,
Français, délibérer sur le sort de la France,
M'emparant de la lice où mon génie altier
Pouvait d'un libre essor s'élancer tout entier,
Je tressaillis d'espoir ; mes ardentes pensées,
Par la fougue des sens tempêtes amassées,
Eclatèrent ; mon cœur, volcan tumultueux,
Long-temps de la vengeance avait couvé les feux,
Sous le joug paternel impatient esclave,
Il rugissait ; enfin il déchaîna sa lave,
Et, martyr affranchi du pouvoir absolu,
Proscrit par la noblesse et par le peuple élu,
De Vincennes bientôt vengé par la Bastille,
J'assouvis sur la cour mes haines de famille.
Devenu par colère orateur citoyen,
Je changeai la tribune en trône plébéien.
J'étais un opprimé ; je fus une puissance.
Régner par le génie, ô noble jouissance !
O jours d'enivrement, d'orgueil, d'ovation !
Debout autour de moi, toute la nation
Palpitait suspendue aux lèvres d'un seul homme,

Et, rêvant les destins de la Grèce et de Rome,
Retrouvait, en voyant ses ennemis vaincus,
La voix de Démosthène et le cœur de Gracchus.
Quel flux de passions bouillonnait dans mon âme,
Tandis que, jaillissant comme un torrent de flamme,
Ma parole électrique, au loin se répandant,
Dressait devant le trône un peuple indépendant,
Et, secouant l'état dans sa base profonde,
Du réveil de la France épouvantait le monde !
Le passé, l'avenir dans un duel à mort
Luttaient ; je m'avançai, car j'étais assez fort,
Pour jeter l'un mourant sur le champ de bataille,
Et pour élever l'autre au niveau de ma taille.
Déchu des droits qu'à tous le ciel daigne accorder,
J'espérais à la fois et détruire et fonder ;
Le sort m'avait donné pour une œuvre si grande
Le regard qui menace et la voix qui commande.
Et quel génie au mien pouvait marcher égal ?
J'avais des ennemis, je n'eus pas un rival.
Athlète infatigable, en leur âme ulcérée
J'enfonçais le sarcasme à la dent acérée,
Ou bien, dans ma colère aux sublimes élans,
De traits envenimés je déchirais leurs flancs.
Combien j'étais superbe au milieu du tumulte !
Vainement assailli des clameurs de l'insulte,
Je luttais plus fougueux, plus invincible encor,

Tel qu'un taureau blessé par le toréador.
Mon œil, c'était l'éclair ; ma voix, c'était la foud.
La tribune, sous moi prête à tout mettre en poudre,
Ressemblait à la nue, orageux arsenal,
D'où le tonnerre tombe au céleste signal ;
Je venais, envoyé par le juge suprême,
Ange exterminateur, armé de l'anathême,
En effrayant d'en haut leur trône menacé,
Crier aux oppresseurs : Votre règne est passé !
Mais ce trône, arraché jusque dans ses racines,
Hélas ! devait couvrir la France de ruines ;
Sa chute que hâtaient mes terribles efforts,
D'avance sur mon cœur pesait comme un remords.
Vainqueur épouvanté de mon propre courage,
J'hésitais ; j'avais peur d'achever mon ouvrage.
Déjà, du régicide affreux pressentiments !
Déjà retentissaient les sourds mugissements
Que poussait en grondant la Montagne naissante,
Et qu'étouffait ma voix, reine toujours puissante,
Comme si je sentais que bientôt mon trépas
Elargirait l'abîme ouvert sous tous les pas.
Si de mes jours le sort eût prolongé la course,
Peut-être aurais-je sû refouler vers sa source
Le torrent furieux qui, déchaîné par moi,
Entraîna la couronne et la tête d'un roi.
Du parti des bourreaux déserteur intrépide.

J'aurais fait reculer la hache régicide,
Heureux de présenter au cœur du souverain
Pour bouclier sauveur ma poitrine d'airain !
Je mourus et Paris pleura mes funérailles ;
Il prévit quels forfaits, dépeuplant ses murailles,
De cette royauté dont j'emportais le deuil,
Par mille jeux sanglants souilleraient le cercueil.
Météore vengeur né du choc des orages,
L'astre républicain, trop fécond en ravages,
Plana sur des tombeaux, mais ses rapides feux
Ont du moins, à la terre, annoncé d'autres cieux,
Et son front, dégagé des nuages du crime,
Guidera l'avenir, comme un phare sublime.
Mon œil jusque vers lui se lève avec fierté ;
Car j'ai fondé son culte et tu l'as déserté !
Je créais dans le monde un seul peuple de frères,
Et tu le divisais par d'éternelles guerres !
Réponds : qui de nous deux a le mieux acquitté
La dette du génie envers l'humanité ?

NAPOLÉON.

Qui de nous deux ? Attends : je veux bien me défendre ;
Deux hommes tels que nous sont faits pour se comprendre.
Au seuil d'un nouveau siècle, à de grands changements
Ta parole et mon bras servirent d'instruments.
Alors que l'Eternel, régénérant la terre,
Veut briser du passé la chaîne héréditaire,

Parmi les conquérants, parmi les orateurs
Il choisit ses élus, fléaux libérateurs !
Souvent le temps est court et la tâche est immense.
Quand Mirabeau finit, Napoléon commence,
Afin que l'univers, près d'un gouffre béant,
Pour marcher à sa tête ait toujours un géant.
Si ta voix renversa la vieille monarchie,
Je fis plus; ma valeur détrôna l'anarchie.
A d'obscurs décemvirs livré sans défenseurs,
L'État au lieu d'un roi comptait mille oppresseurs
Qui faisaient sur son front peser le joug sauvage
De leur égalité pire que l'esclavage.
Pour sauver les débris échappés aux bourreaux,
Pour venger la patrie il fallait un héros;
Je parus; salué par des chants d'espérance,
En lui dictant ma loi je délivrai la France.
De Général Consul, de Consul Empereur,
Je courus au devant du char de la Terreur,
Qui, se précipitant vers le commun abîme,
S'égarait après toi sur la route du crime ;
Je lui jetai mon sabre et de sa roue en feu
Le mouvement cessa comme à la voix d'un Dieu.
Du destin d'un grand peuple un grand homme est l'arbitre.
Parvenu couronné, ma gloire fut mon titre.
Le sceptre était par terre et je le ramassai.
Les autels chancelaient et je les redressai.

Des lois avec les mœurs terminant le divorce,
Sur leur sage unité je rétablis leur force.
Aux arts qui s'éclipsaient je rendis leur splendeur,
Aux proscrits leurs foyers, à l'État sa grandeur.
A l'ombre de mon nom la France rajeunie
De ses membres épars retrouva l'harmonie ;
Les partis désarmés escortèrent mon char
Et l'on vit des Brutus à la cour de César.
Si mon crime à tes yeux est dans mon despotisme
Ne l'ai-je pas absous à force d'héroïsme ?
La tribune se tut, mais le glaive parla,
Parla toujours si haut que l'Europe trembla.
La Liberté, muette au bruit de la victoire,
N'osa gémir ; la France enchaînée à ma gloire,
Sujette d'un soldat et maîtresse des rois,
Dans le seul droit de vaincre avait placé ses droits,
Et de son jeune esprit l'activité féconde
Obtint pour passe-temps la conquête du monde.
Par là ma politique affermit mon pouvoir.
Les Françai ramenés sous le joug du devoir,
Honorèrent mon sceptre et de l'obéissance
Mon règne belliqueux marqua la renaissance.
L'autorité d'un seul est le salut de tous.
C'est surtout quand le trône a fléchi sous ses coups,
Que le peuple, géant grandi dans la tempête,
Briarée aux cent bras, doit n'avoir qu'une tête.

Eh bien! fougueux tribun! n'ai-je pas mieux que toi
Imprimé dans les cœurs le respect de la Loi ?
Tu fis la liberté, j'enchaînai la licence.
La patrie à tous deux doit sa reconnaissance;
Orateur et guerrier, ne nous accusons pas;
L'Univers nous a vus livrer de grands combats,
Incertain s'il devait admirer davantage
Ou tes jours d'éloquence ou mes jours de courage.
Ma gloire vaut ta gloire, et l'immortalité
Nous crée après la mort une fraternité;
Né pour la république ou pour la tyrannie,
Le génie est toujours le frère du génie.
Je t'aurais applaudi quand ta sublime voix
Ressuscitait la France en proclamant ses droits.
Tu m'aurais pardonné, lorsqu'aux champs de la guerre,
Arbitre foudroyant des destins de la terre,
Mon canon annonçait aux peuples effrayés
Que du nombre des rois leurs chefs étaient rayés.
Je renversais d'un mot ou relevais les trônes.
Mon fils eut pour jouet une de mes couronnes.
Un signe de mes yeux ébranlait l'univers.
Contre tant de succès que peut un seul revers?
Un rempart de lauriers protège ma mémoire.
Ai-je trahi la France en lui donnant la gloire?

MIRABEAU.

Pour l'honneur du pays fiers d'avoir combattu,

Nous eûmes le génie... eûmes-nous la vertu?
La vertu, de la force utile conseillère,
Et de l'humanité compagne tutélaire!
Détrompés par la mort, par notre exemple instruits,
Songeons, de nos erreurs en contemplant les fruits,
Que l'abus du pouvoir ou de l'indépendance
Amène des états la prompte décadence.
Ah! si nous séparions l'ordre et la liberté,
Puissent nos successeurs dans un sage traité
Unir ces deux bienfaits qui, vivant l'un par l'autre,
Enrichiront des temps plus heureux que le nôtre!
Montrons-leur dans les cieux nos astres fraternels,
De ce sublime accord symboles éternels.
Des révolutions que les sanglantes phases
S'arrêtent! que le monde, ébranlé dans ses bases,
Reprenne son repos et conserve à jamais
Pour gages de salut le travail et la paix!
Qu'il place tous les droits dans un juste équilibre!

NAPOLÉON.

Que les Rois soient puissants!

MIRABEAU.

Que le peuple soit libre!

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Arras : Imp. de Jean Degeorge.

79